

# LIVRES - BÜCHER

Le mois de mai 68 de Martine Storti

## Amour et histoire

Robert Redeker

38 ans.... 38 ans nous séparent de Mai 68, si proche et si lointain. 38 ans, c'est plus que l'espace de temps séparant les deux guerres mondiales, c'est plus que le nombre d'années écoulées entre le suicide d'Hitler et les premières barricades de Mai. Ce mois de mai de sixties nous paraît si proche - même à ceux qui, comme l'auteur de cette chronique ne l'ont pas vécu, ne l'ayant connu qu'en tant qu'enfant, par les paroles des jeunes et des adultes, par la radio - et si lointain, comme l'expression d'un autre monde, englouti à la façon de n'importe quelle Atlantide. Généralement, les récits sur Mai 68 sont malhonnêtes, ou bien complaisants (quand il s'agit d'auto-hagiographie d'anciens combattants), ou bien voleurs (rapt d'un capital symbolique pour justifier les trahisons ultérieures d'une génération dorée); le livre de Martine Storti seul, dans l'amoncellement d'ouvrage soixant-huitardiens détonne par son honnêteté. *32 jours de mai* est un beau livre, un vrai livre de vérité.

Quelle belle histoire... si brève, et si pleine d'éternité. Fugacité figée en éternité d'une histoire d'amour, fugacité figée en éternité de l'histoire ! Deux personnages campent au cœur de ce récit qui se donne pour un roman : Jeanne, jeune étudiante en philosophie, issue d'un milieu ouvrier d'immigrés italiens, et Louise, enseignante-philosophe à la Sorbonne, de quinze ans plus âgée, grande bourgeoise demeurant dans les beaux-quartiers de Paris. En arrière-plan, une promenade peut-être amoureuse de Nietzsche et de Lou Salomé, l'ascension de la petite colline du Sacro Monte, à Orta San Giulio, en Italie, le 5 mai 1882. Orta, le village d'origine des parents de Jeanne, ces prolétaires, où, si le destin entre temps n'avait pas mis fin par un accident de la route à l'existence de Louise, Jeanne et Louise auraient passé un bout d'été, gravissant ensemble, les cœurs unis, la colline nietzschéenne.

Les cœurs soudés par l'aventure de Mai - mais il fallait que Mai, sentimentalement comme historiquement fût une parenthèse, qu'au retour à l'ordre politique normal correspondît la séparation par la mort entre Jeanne et Louise.

### L'esprit de Mai

Les deux femmes vivent donc au jour le jour les péripéties de Mai, dont il serait faux de dire qu'elles constituent la toile de fond du roman. Bien au contraire: d'une part, les journées de Mai rendent possible la découverte, brûlante d'intérieure intensité, d'un amour homosexuel, quand

d'autre part ces journées se trouvent intériorisées par Jeanne et Louise à un point tel qu'elles s'incorporent à leur être intime, dont elles deviennent indissociables.

Soyons plus précis : ce n'est pas leur être et l'histoire qui sont entrés en fusion, c'est leur être et l'esprit de ces journées historiques. L'esprit de Mai, justement, qui a pu se trouver en contradiction avec les discours explicites de ces journées (la logomachie gauchiste, par exemple), avec certaines pratiques (machiavélisme de certains groupes politiques installés au cœur du mouvement), avec certaines postures (les proclamations maoïstes devant les usines, ou aux obsèques de Gilles Tautin), qu'aucun concept ne peut exprimer sans le trahir.

Jeanne et Louise le sentent bien, et Martine, la narratrice à leur suite, cet esprit de Mai, insaisissable, vogue entre le „je ne sais quoi“ et le „presque rien“ chers à Jankélévitch.

Le philosophe, d'ailleurs, passe discrètement dans quelques pages de ce roman - loin d'y voir une simple présence anecdotique, voyons-y l'indice d'une irradiation, comme si la pensée de „Janké“ figurait, en douce, l'un des foyers de ce livre, baignant dans son rayonnement chacune de ses pages.

Et si la fin de Mai était la même chose que l'accident qui coûta la vie à Louise ? L'espace de 32 jours, le mur temps s'était ouvert, avait laissé entrer dans sa suspension l'histoire et les vies, dont celles de Jeanne, de Louise, et de Martine Storti, qui participa à ces événements, qui fut proche des deux héroïnes de son livre.

Puis il s'était refermé à nou-

veau, rejetant dans la norme de l'histoire ceux et celles qu'il avait laissés entrer - c'est cela, la mort de Louise et l'extinction de Mai, le retour au temps normal, au temps ordinaire de la vie et de la politique. Frédéric (Nietzsche) et Lou (Salomé) aussi se retrouvèrent jetés dans la vie ordinaire, comme groggy, se réveillant avec „la gueule de bois“, indignes d'eux-mêmes (comme en témoignent certaines lignes de la correspondance de Nietzsche), après que les portes du temps se fussent ouvertes devant eux, qu'ils s'y fussent frayés un passage, du côté d'Orta, un autre mois de mai.

Autrement dit, comme l'amour, et c'est là semble-t-il le message de l'auteur, Mai fut un événement métaphysique - sans, bien entendu, que „métaphysique“ ne soit un adjectif édulcorant le sens politique de Mai, c'est même plutôt l'interprétation purement politique qui, paradoxalement, en édulcore le sens politique.

### Le temps suspendu

L'écriture permet à Martine Storti - et donc à son lecteur - de se retrouver au cœur de ce qui s'est perdu, l'essentiel de Mai. Il ne faut pas méconnaître que cet essentiel - qui permet d'accoler Mai 68 et l'amour sous l'étiquette d'événement métaphysique - était déjà oublié, non reconnu, au moment même où ces événements se déroulaient. C'est donc la vérité de Mai, vérité qui ne fut pas dite explicitement par Mai même, que Martine Storti rejoint. 32 jours en mai ne ressemble aucunement à un livre du temps retrouvé, mais à un livre où le

temps subit une effraction: cette effraction du temps que fut Mai 68, ouvrant provisoirement une zone inattendue („quelque part dans l'inattendu...“ disait Jankélévitch) et cette effraction redoublée, contre le temps routinier qui a tout recouvert depuis, que constitue ce roman. Mai 68 fut le mois du temps suspendu. Il a fallu à la narratrice trouver le moyen de suspendre à nouveau le temps, non de le retrouver, pour pénétrer la vérité de Mai.

Aucune complaisance, aucune démagogie, aucun romantisme facile dans ce livre traversé par une exigence qui rappelle Simone Weil - cela s'appelle fidélité vraie.

→ Martine Storti  
*32 jours en mai*  
Le Bord de l'eau, 2006  
220 p., 17,00 €